

Du mauvais côté du périph

*« Je ne suis pas un nouveau riche,
je suis un ancien pauvre. »*

Michel Colucci a vu le jour dans une France qui se libérait, le 28 octobre 1944, en fin d'après-midi. Fils de Simone Bouyer, dite Monette, fleuriste, et d'Honorio Colucci, jeune Rital un brin flambeur, pas énervé par le travail.

Le grand-père maternel de Michel était coiffeur pour dames, un petit commerçant qui a réussi et qui a installé sa famille du côté de Montparnasse.

Une mère qui a fait quelques études, pas trop quand même, faut pas pousser, c'est une fille et puis les petits commerçants ont ceci en commun avec les ouvriers qu'il leur manque une certaine ambition.

Les hautes études paraissent souvent hors de portée. C'est pour les vrais riches, ceux qui sauront quoi en faire de leurs diplômes, ceux qui ont les relations pour faire

fructifier les sommes englouties dans de longues années de fac ou de grandes écoles. Mais Monette obtient tout de même un brevet de secrétariat.

De quoi « travailler dans les bureaux », un rêve de tranquillité, le gage de ne pas s'épuiser au travail...

Aussi, Monette entre, une fois son certificat en poche, et par la grâce d'un piston familial, chez le fleuriste Baumann. Soixante salariés.

Elle sera responsable de rédiger messages de condoléances, formules de politesse et autres mots que l'on épingle sur les bouquets que l'on offre.

Simone est gaie, bien élevée, gentille, attentionnée, au point qu'elle conquiert rapidement le cœur de son entourage professionnel et surtout de ses patrons qui ne tarderont pas à la traiter comme leur fille. Finalement, ce travail de rédactrice, s'il lui convient, est un peu étriqué pour elle. Les Baumann, au vu de sa haute mine et de ses tenues toujours parfaitement soignées, préféreraient la voir en contact avec le public. Un atout pour la maison.

La jeune femme, six mois à peine après son arrivée chez le grand fleuriste, apprend donc la composition de bouquets, d'énormes bouquets destinés aux familles fortunées.

Elle ira les livrer elle-même. Bien mise, toujours polie, regardant les toilettes et les manières des gens de la haute avec une timidité mâtinée d'envie, elle ne tarde pas à adopter les codes de ces gens qu'elle fréquente, quelques fugaces instants chaque jour.

Et puis, comme toutes les jeunes filles de son âge, Monette aime, le samedi soir, mettre une belle robe, demander à son père de la coiffer et partir, en compagnie de son frère Robert, en direction du Petit Moulin,

ou de La belle Polonaise, les bistrots fréquentés par son aîné. On y boit un peu, on y rit et on y croise de jeunes hommes un peu populos, quelques marlous aussi. Pas vraiment la crème de la crème, mais on s’amuse tout de même.

C’est là que Monette rencontre les amis de son frère, tous plus hâbleurs les uns que les autres. Une belle brochette de Rudolf Valentino des faubourgs. Des jeunes gars venus là pour chasser les filles, leur lancer des œillades éperdues, à faire jaillir les yeux de leurs orbites.

Parmi cette bande de joyeux gominés, Robert a son préféré. Un jeune Rital, Honorio Colucci, famille napolitaine arrivée en France deux décennies plus tôt, installée en banlieue parisienne, des gens qui font dans le bâtiment, bref, la panoplie, la totale, l’histoire banale que racontera François Cavanna des années plus tard dans ses *Ritals* à lui.

Le jeune homme repère bien vite la petite Monette et demande à Robert d’effectuer les présentations. Robert s’exécute ; Honorio est ravi. Elle lui plaît bien, la petite. Mais la jeune femme n’a pas vraiment le même sentiment. Le jeune homme est un peu plus hâbleur encore que les autres, un peu plus gominé, en fait un peu trop.

Non, décidément, Monette n’est pas sensible au charme surjoué du gamin des faubourgs de Naples. Mais Honorio va s’accrocher. Il trouve chez Monette une grâce et une élégance auxquelles il est particulièrement sensible. Opiniâtre, il va « contourner » la jeune fille, se débrouiller pour être présenté à ses parents, se mettre en pôle position dans la course aux prétendants, bref, occuper le terrain.

Le beau parleur séduit maman, mais laisse Marius, le père, de glace.